Évacuation famille DUTERTRE - Mai 1940
Souvenirs d'André DUTERTRE

L'ordre d'évacuer nous a été donné le dimanche matin 12 mai 1940 vers 8 heures. Tous les habitants devaient évacuer vers l'intérieur de la France et la Vendée était notre point d'accueil.
Le samedi 11 mai, le village voisin, Vrigne aux Bois, était évacué vers Vendresse (Ardennes) où des trains de marchandises les attendaient pour les emmener dans les Deux Sèvres point d'accueil. Le soir de ce samedi, on entendait déjà les canons allemands sur la Belgique et le Luxembourg.
Nous devions franchir le pont de la Meuse à Lumes (5 km de chez nous) et mon père pensait qu'en franchissant la Meuse nous serions à l'abri de la bataille. Nous sommes donc partis avec un plateau de charbonnier traité par deux chevaux, avec nous se trouvait une voisine Mme SOUSSIGNE et ses deux enfants. Sur ce plateau, quelques affaires indispensables et un peu de literie.
Au pont de Lumes, nous avons essuyé les premières rafales des avions allemands qui mitraillaient la file de réfugiés qui partaient sur la route, certains avec le vélo, d'autres avec la brouette ou poussant des landaus.
Nous avons donc continué notre périple en ramassant au passage les valises de certains pour les soulager. .
Nous faisions environ 30 km par jour et dormions à la belle étoile. Nous avons été mitraillés au moins jusque dans la Marne et plusieurs fois par jour. Après, ce fut plus calme. Nous avons pris la direction du centre de la France et sur notre route nous avons trouvé auprès d'agriculteurs, de quoi nourrir nos chevaux et de quoi dormir quelques fois à l'intérieur de maisons libres. Nous étions dans l'ensemble bien accueillis.
Notre première étape fut une semaine dans le Loiret chez des amis, puis nous avons continué notre route vers la Vendée en visitant les châteaux de la Loire (si on peut dire), dommage que ce soit en de telles circonstances.
Nous sommes arrivés début juin 1940, deux jours avant les allemands, notre point de chute était Mareuil. De là, on nous a dirigé sur la commune de La Couture. Nous avons stationné dans la cour de la ferme de Mr et Mme TEXIER, qui avaient deux enfants, dont une fille : Marcelle.
Nous sommes restés dans une maison dont la propriétaire était partie chez ses parents. Mr TEXIER a mis son jardin à notre disposition pour nous nourrir. Il a pris nos chevaux en pension dans ses pâtures et mon père l'a aidé dans ses travaux. Ma mère a appris à traire les vaches pour aider Mme TEXIER. Moi, j'ai fraternisé avec le maréchal ferrant et je l'ai aidé à monter des moissonneuses qu'il recevait en pièces détachées. I'ai continué à aider ce monsieur qui allait faire le battage dans les fermes avoisinantes. Ce monsieur et sa famille nous ont très bien accueillis et nous sommes restés environ deux mois. Nous avons connu Gabrielle et sa sœur qui tenait le bureau de tabac et deux dames qui tenaient une épicerie.
Un jour, ma mère a décidé de rentrer dans les Ardennes. Nous avons équipé le plateau d'une bâche d'un arceau pour en faire un abri et nous avons repris la route en août 1940, sans la famille SOUSSIGNE, qui est restée plus longtemps en Vendée.
Même périple, à raison de 30 km par jour, mais moins bien accueillis sur la route, certaines personnes ont laissé de mauvais souvenirs, mais vu le temps idéal et notre plateau équipé, nous avons pu dormir sans problème.

Notre retour s'est toutefois arrêté à Marchais en Brie, près de Montmirail, car il fallait passer la

zone interdite où Vivier Au Court se trouvait. Nous sommes restés dans une ferme, environ deux mois en septembre et octobre, dans l'attente d'une solution pour rentrer chez nous.
Avec ma mère, nous sommes partis en vélo en reconnaissance, mon père était resté à la ferme et nous avons franchi sans problème la zone interdite à Rethel (on nous a pris pour des rethélois en promenade) et nous sommes arrivés à Vivier Au Court en décembre 1940 où il y avait environ 80 personnes, dont la famille du boulanger Mr TAILLER , qui nous ont accueillis.
Nous avons retrouvé notre maison vidée de ses meubles dispersés aux alentours.
Le problème était de faire revenir mon père avec les chevaux. Finalement, il a lui aussi passé à Rethel avec son attelage, probablement considéré je pense comme un rethélois. Il a ramené les valises prises au départ au long de la route et dont les propriétaires n'étaient pas à Mareuil.
Il a fallu survivre à Vivier au Court, par le biais de prisonniers français cuisiniers au château à côté de chez nous pour les allemands, nous avons pu nous nourrir. Il y a eu des mois difficiles, mais étions contents d'être chez nous.
Il reste bien sûr de mauvais souvenirs, mais grâce au jumelage, nous avons de bonnes relations avec la famille NICOLLEAU.